

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

MADAME DU DEFFAND.

Jamais femme n'a eu plus d'amis, ni n'en a tant mérité. L'amitié était en elle une passion qui faisait qu'on lui pardonnait d'y mettre trop de délicatesse. La médiocrité de sa fortune, dans les commencements, ne rendait pas sa maison solitaire. Bientôt il s'y rassembla la meilleure compagnie et la plus brillante; et tout s'y assujettissait à elle. Son cœur noble, droit et généreux, s'occupait sans cesse d'être utile et en imaginait les moyens. Combien de personnes, et de personnes considérables, pourraient le dire? L'esprit juste, une imagination agréable, une gaieté qui la rajeunissait (je parle des derniers temps), car elle avait été d'une figure charmante; l'esprit orné, et ne faisant trophée de rien de tout cela, dans l'âge où elle ne songeait qu'à se divertir. Il serait bien à souhaiter que ce qu'elle a écrit ne fût pas perdu: Mme de Sévigné ne serait pas la seule à citer. Mais qui pourrait le croire? je parle d'une personne devenue aveugle! Ce malheur ne changeait rien à sa conversation ni à son humeur: on eût dit que la vue était pour elle un sens de trop. Le son de la voix lui peignait les objets; et elle était aussi à propos qu'avec les meilleurs yeux. Cependant, pour ne pas marquer trop de prévention et obtenir plus de croyance, j'ajouterai que l'âge, sans lui ôter ses talents, l'avait rendue jalouse et méfiante, un peu trop bel esprit; que son fauteuil était un tribunal d'où elle décidait plus qu'elle ne causait; que ses jugements sur les hommes tenaient beaucoup du cas qu'ils faisaient d'elle; qu'elle ménageait trop peu des amis acquis; qu'il était dangereux de la contredire; et qu'enfin, on pouvait dire d'elle: « Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis. »

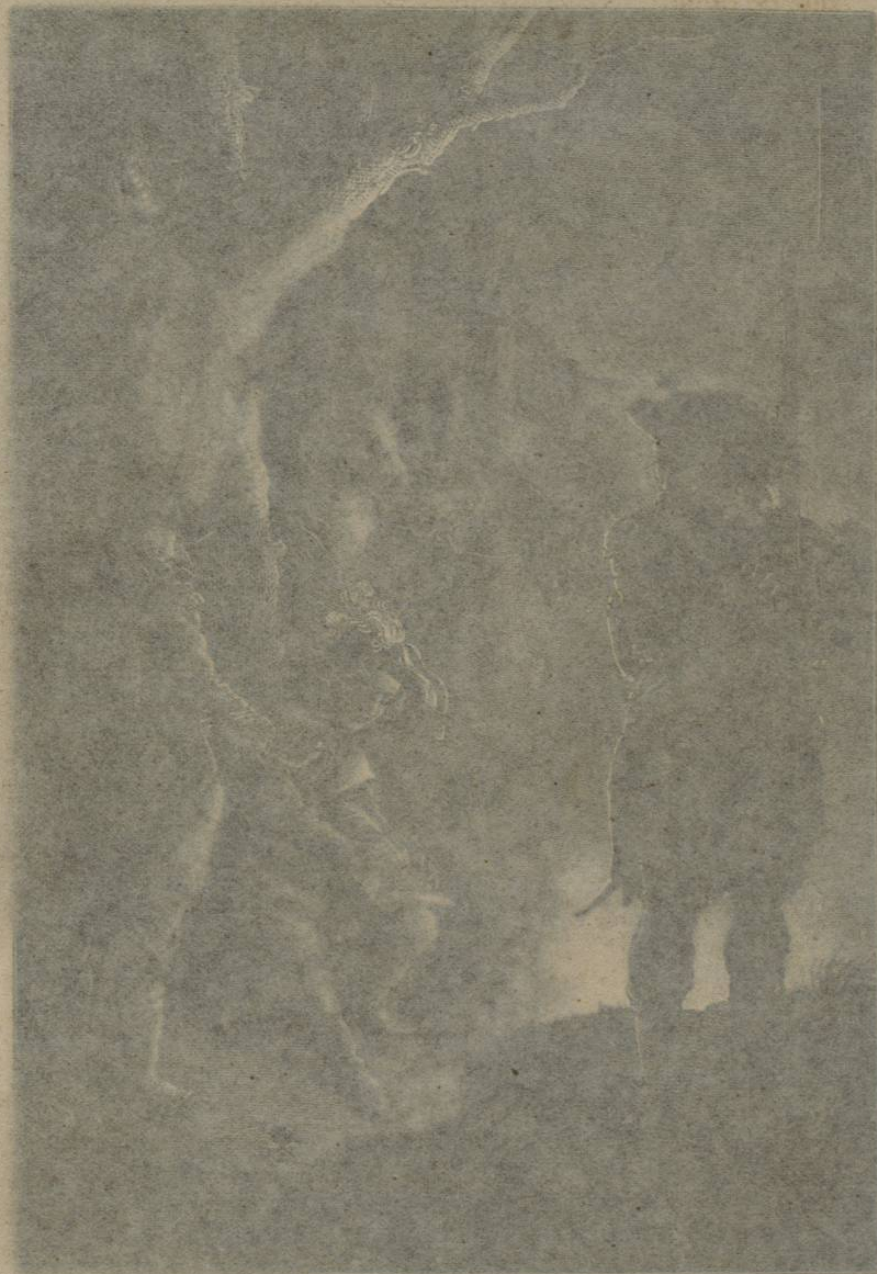
LE GÉNÉRAL HOCHE.

LE GÉNÉRAL HOCHE AU BIVOUAC.

Lettre écrite de Wissembourg au général Le Veneur.

Les voilà revenus ces transports que nous avons vus éclater autrefois en présence de l'ennemi. Le découragement et l'épouvante ont fui loin de nous; je ne suis entouré que de braves qui marcheront à l'ennemi sans rompre d'une semelle. Au près des feux allumés sur toute la ligne, j'ai surpris dans tous les groupes la sécurité et l'audace qui annoncent la victoire. Pas un murmure contre ce vent si froid qui souffle avec violence, pas un regret pour ces tentes qu'un des premiers j'ai fait supprimer. Il en est peu qui se piquent d'imiter le vainqueur de Rocroy et qu'il faudra réveiller pour la bataille; mais l'air est glacial et j'aime mieux les conduire à l'ennemi, irrités par l'insomnie, que reposés par un sommeil toujours fatal à l'entraînement avec cette température. Reconnu par le plus grand nombre, j'ai partout été salué de ce cri: « Landau sera libre! » Oui, mon général, Landau sera libre; mais ce n'est plus assez d'arrêter l'ennemi, il faut le chasser devant nous; il ne s'agit plus de défendre notre territoire, il faut envahir le sien. Les jours de douleur et de honte sont passés. Avec des soldats si bien préparés, une autorité aujourd'hui sans entraves, l'appui des représentants, je dois vaincre ou mourir. C'est une alternative que j'ai acceptée. Aussi, mon général, si cette lettre n'est que l'annonce trop présomptueuse d'un succès que je crois infaillible, elle doit vous porter mes derniers adieux. Je suis à la veille du plus beau ou du dernier de mes jours; et j'ai voulu vous assurer que, si je ne dois

plus vous revoir, j'ai toujours gardé au fond de mon cœur le souvenir de vos bontés, et que le général Hoche vous a conservé tout entier le respectueux attachement que vous avait voué votre ancien aide de camp.



GENERAL HOCHÉ EN BIVOUAC. (LE GENERAL HOCHÉ.)

TRESOR LITTERAIRE.

J'ai toujours gardé au fond de mon cœur le souvenir de ce bûcher, et que le général Hoche vous a conservé tout ce que votre attachement que vous avait voué votre ancien camp.



Le général Hoche au bivouac. (LE GÉNÉRAL HOCHÉ.)

FRANÇOIS HUBER.

UNE BATAILLE DE FOURMIS.

Si nous voulons voir des armées en présence, une guerre dans toutes les formes, il faut aller dans les forêts où les fourmis fauves établissent leur domination sur tous les insectes qui se trouvent sur leur passage. Nous y verrons des cités populeuses et rivales; des routes battues, partant de la fourmilière comme autant de rayons, et fréquentées par une foule innombrable de combattants; des guerres entre les hordes de la même espèce; car elles sont naturellement ennemies et jalouses du territoire voisin de leur capitale.

C'est là que j'ai pu observer deux des plus grandes fourmilières aux prises l'une avec l'autre. Je ne dirai pas ce qui avait allumé la discorde entre ces républiques; elles étaient de la même espèce, semblables pour l'étendue et la population, et situées à cent pas de distance: deux empires ne possèdent pas un plus grand nombre de combattants. Qu'on se représente une foule prodigieuse de ces insectes, remplissant tout l'espace qui séparait les deux fourmilières, et occupant une largeur de deux pieds; les armées se rencontraient à moitié chemin de leur habitation respective, et c'est là que se donnait la bataille. Des milliers de fourmis, montées sur les saillies naturelles du sol, luttaient deux à deux, en se tenant par leurs mandibules vis-à-vis l'une de l'autre; un plus grand nombre encore se cherchaient, s'attaquaient, s'entraînaient prisonnières; celles-ci faisaient de vains efforts pour s'échapper, comme si elles avaient prévu qu'arrivées à la fourmilière ennemie elles éprouveraient un sort cruel.

Le champ de bataille avait deux à trois pieds carrés; une odeur pénétrante s'exhalait de toutes parts; on voyait nombre de fourmis

mortes et couvertes de venin ; d'autres, composant des groupes et des chaînes, étaient accrochées par leurs jambes ou par leurs pinces, et se tiraient tour à tour en sens contraire. Ces groupes se formaient successivement ; la lutte commençait entre deux fourmis qui se prenaient par leurs mandibules, s'exhaussaient sur leurs jambes pour laisser passer leur ventre en avant, et faisaient jaillir mutuellement leur venin contre leur adversaire ; elles se serraient de si près qu'elles tombaient sur le côté et se débattaient longtemps dans la poussière ; elles se relevaient bientôt et se tiraillaient réciproquement, afin d'entraîner leur antagoniste ; mais quand leurs forces étaient égales, les athlètes restaient immobiles et se cramponnaient au terrain jusqu'à ce qu'une troisième fourmi vint décider l'avantage : le plus souvent, l'une et l'autre recevaient du secours en même temps ; alors toutes les quatre se tenant par une patte ou par une antenne, faisaient encore de vaines tentatives pour l'emporter ; d'autres se joignaient à celles-ci, et quelquefois ces dernières étaient à leur tour saisies par de nouvelles arrivées ; c'est de cette manière qu'il se formait des chaînes de six, huit ou dix fourmis, toutes cramponnées les unes aux autres ; l'équilibre n'était rompu que lorsque plusieurs guerrières de la même république s'avançaient à la fois ; elles forçaient celles qui étaient enchaînées à lâcher prise, et les conflits particuliers recommençaient.

A l'approche de la nuit, chaque parti rentrait graduellement dans la cité qui lui servait d'asile, et les fourmis tuées ou menées en captivité n'étant pas remplacées par d'autres, le nombre des combattants diminuait jusqu'à ce qu'il n'en restât plus aucun.

Mais les fourmis retournaient au combat avant l'aurore, les groupes se formaient, le carnage recommençait avec plus de fureur que la veille ; et j'ai vu le lieu de la mêlée occuper six pieds de profondeur sur deux de front. Le succès fut longtemps balancé ; cependant, vers le milieu du jour le champ de bataille s'était éloigné d'une dizaine de pieds de l'une des cités ennemies ; d'où je conclus qu'elle avait gagné du terrain. L'acharnement des fourmis était si grand que rien ne pouvait les distraire de leur entreprise ; elles ne s'apercevaient point de ma présence, et quoique je fusse immédiatement au bord de leur armée, aucune

d'elles ne grimpa sur mes jambes ; elles n'avaient qu'un objet, trouver une ennemie qu'elles pussent attaquer.

Ce dévouement à la patrie n'est-il pas étonnant dans de si petits insectes ? Conçoit-on comment la nature a pu leur inspirer un si grand intérêt pour cette peuplade, où elles n'ont que des travaux en partage ? Mais ces guerres offrent quelque chose de plus surprenant encore, c'est l'instinct qui fait reconnaître à chaque fourmi celles de son parti. Comment, à quel signe se distinguent-elles dans la mêlée, où des milliers d'individus de la même couleur, de la même taille, de la même odeur, de la même espèce enfin, se rencontrent, se croisent, s'attaquent, se défendent, s'inondent de venin et s'emmènent prisonnières ? Elles marchent avec défiance, lors même qu'elles s'approchent de leurs compagnes ; elles tiennent leurs mâchoires écartées, quelquefois même elles s'attaquent, mais elles se reconnaissent aussitôt et lâchent prise : souvent celles qui sont l'objet de cette erreur momentanée caressent leurs compatriotes avec leurs antennes, et apaisent promptement leur colère. Quelle opinion cette manière d'agir ne donne-t-elle pas de l'espèce de liaison que ces insectes ont entre eux, et de la subtilité de leurs sens !

Les travaux habituels des deux peuplades n'étaient point interrompus pendant cette guerre : les sentiers qui conduisaient au loin dans la forêt étaient aussi peuplés de fourmis qu'en temps de paix, et tout offrait sur la fourmilière l'aspect de l'ordre et de la tranquillité, à cela près que, du côté où se donnait la bataille, on voyait constamment une foule de ces insectes qui partaient pour le combat, et d'autres qui revenaient chargés de prisonniers.

Cette guerre se termina sans aucun résultat fâcheux pour les deux républiques, des pluies de longue durée en arrêtaient le cours, et nos belliqueuses ouvrières renoncèrent à fréquenter la route qui conduisait à l'ennemi.

LE MARQUIS DE LAFAYETTE.

FRAGMENT D'UNE LETTRE ÉCRITE A M. DE MAUBOURG APRÈS LA MORT DE MADAME DE LAFAYETTE.

.... Pendant les trente-quatre années d'une union où sa tendresse, sa bonté, l'élévation, la délicatesse, la générosité de son âme charmaient, embellissaient, honoraient ma vie, je me sentais si habitué à tout ce qu'elle était pour moi, que je ne la distinguais pas de ma propre existence. Elle avait quatorze ans et moi seize, lorsque son cœur s'amalgama à tout ce qui pouvait m'intéresser. Je croyais bien l'aimer, avoir besoin d'elle, mais ce n'est qu'en la perdant que j'ai pu démêler ce qui reste de moi pour la suite d'une vie qui avait paru livrée à tant de distractions et pour laquelle néanmoins il n'y a plus ni bonheur ni bien-être possible....

Voilà bien des souvenirs que j'aime à déposer dans votre sein, mon cher ami; mais il ne nous reste que des souvenirs de cette femme adorable, à qui j'ai dû un bonheur de tous les instants, sans le moindre nuage. Quoiqu'elle me fût attachée, je puis le dire, par le sentiment le plus passionné, jamais je n'ai aperçu en elle la plus légère nuance d'exigence, de mécontentement, jamais rien qui ne laissât la plus libre carrière à toutes mes entreprises, et si je me reporte au temps de notre jeunesse, je retrouve en elle des traits d'une délicatesse, d'une générosité sans exemple. Vous l'avez toujours vue associée de cœur et d'esprit à mes sentiments, à mes vœux politiques, jouissant de tout ce qui pouvait être de quelque gloire pour moi, plus encore de ce qui me faisait, comme elle le disait, connaître tout entier; jouissant surtout lorsqu'elle me voyait sacrifier des occasions de gloire à un bon sentiment. Sa tante, Mme du Tessé, me disait hier : « Je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi

fanatique de vos opinions et aussi exempt de l'esprit de parti. » En effet, jamais son attachement à notre doctrine n'a un instant altéré son indulgence, sa compassion, son obligeance pour les personnes d'un autre parti; jamais elle ne fut aigrie par les haines violentes dont j'étais l'objet, les mauvais procédés et les propos injurieux à mon égard, toutes sottises indifférentes à ses yeux du point où elle les regardait et où sa bonne opinion de moi voulait bien me placer. Vous savez comme moi tout ce qu'elle a été, tout ce qu'elle a fait pendant la Révolution.... Quelle noble imprudence de cœur à rester presque la seule femme de France compromise par son nom qui n'ait jamais voulu en changer! Chacune de ses pétitions ou réclamations a commencé par ces mots : « La femme Lafayette. » Jamais cette femme, si indulgente pour les haines de parti, n'a laissé passer, lorsqu'elle était sous l'échafaud, une réflexion contre moi sans la repousser, jamais une occasion de manifester mes principes sans s'en honorer et dire qu'elle les tenait de moi; elle s'était préparée à parler dans le même sens au tribunal; et nous avons tous vu combien cette femme si élevée, si courageuse dans les grandes circonstances, était bonne, simple, facile, dans le commerce de la vie, trop facile même et trop bonne, si la vénération qu'inspirait sa vertu n'avait pas composé de tout cela une manière d'être tout à fait à part. C'était aussi une dévotion à part que la sienne.... On a dit qu'elle m'avait beaucoup prêché; ce n'était pas sa manière. — Elle m'a souvent exprimé dans le cours de son délire la pensée qu'elle irait au ciel, et oserai-je ajouter que cette idée ne suffisait pas pour prendre son parti de me quitter? Elle m'a dit plusieurs fois : « Cette vie est courte, troublée.... Réunissons-nous en Dieu; passons ensemble l'éternité.... » Elle m'a souhaité et à nous tous la paix du Seigneur.

Quelquefois on l'entendait prier dans son lit. Il y eut, une des dernières nuits, quelque chose de céleste à la manière dont elle récita deux fois de suite, d'une voix forte, un cantique de Tobie applicable à sa situation, le même qu'elle avait récité à ses filles en apercevant les clochers d'Olmütz. Voilà comment cet ange si tendre a parlé dans sa maladie, ainsi que dans les dispositions qu'elle avait faites il y a quelques années, et qui sont un modèle de tendresse, de délicatesse et d'éloquence du cœur.

Vous parlerai-je du plaisir sans cesse renaissant, que me donnait une confiance entière en elle, jamais exigée, reçue au bout de trois mois comme le premier jour, justifiée par une discrétion à toute épreuve, par une intelligence admirable de tous les sentiments, les besoins, les vœux de mon cœur; et tout cela mêlé à un sentiment si tendre, à une opinion si exaltée, à un culte, si j'ose dire, si doux et si flatteur, surtout de la personne la plus parfaitement naturelle et sincère qui ait jamais existé!

LA HARPE.

UNE LECTURE DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

J'étais dans ma prison, seul dans une petite chambre et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les *Psaumes*, l'Évangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi, je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout le mal et aucun remède. Rien autour de moi qui m'offrit les secours de la religion. D'un côté, ma vie était devant mes yeux telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste, et de l'autre, la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir; il n'y montait que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de retrouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : « Que dois-je faire? Que vais-je devenir? » J'avais sur ma table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que, dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : « Me voici, mon fils! Je viens à vous parce que vous m'avez invoqué. » Je n'en lus pas davantage; l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps sans qu'il me